

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

49

Revue Critique et Littéraire DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE A PERSONNE. JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.]

QUEBEC, 29 JUILLET 1848.

[No. 7.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

MON ONCLE BRICÔCHE.

ESQUISSE DE MŒURS.

(Suite.)

IV.

Vous voyez, mes amis, que je ne mentais pas en disant que mon oncle avait d'affreuses prétentions. N'était-ce pas, en effet, pousser l'audace, l'orgueil au dernier point que de prétendre à la main d'une jeune fille aimable, riche, à même de faire un des premiers choix ? N'était-ce pas ridicule de la part d'un vieillard comme mon oncle, si affreux, si répugnant, de s'imaginer qu'une jeune fille pouvait sympathiser avec lui ? En vérité, pareille effronterie me faisait pitié ; mais je m'en réjouissais dans l'espérance qu'il en serait puni tôt ou tard, persuadé que M. Léondeau n'était pas, comme le disait Pierre Râche, homme à forcer sa fille à un mariage aussi disproportionné.

“ Je me suis trompé en vous disant que mon oncle n'avait que mère Jeanne pour amie, j'oubliais son cher perroquet qu'il appelait Pic-Bois. Il l'aimait à la folie, bien que ce fut le plus vilain petit animal possible. Il nous étourdissait tout le long du jour de son babil aigre et criard. Le bonhomme avait souvent de longues conversations avec lui, il le prenait sur ses genoux ; ils étaient aussi laids, aussi bêtes l'un que l'autre. Depuis quelques jours l'oiseau commençait à prononcer le nom de Coralie ; mon oncle lui faisait l'école avec une patience inconnue de la plupart des pédagogs. Je vous parle de Pic-Bois, parce qu'il doit jouer aussi un rôle dans cette histoire, comme vous allez le voir dans l'instant.

“ Un jour mère Jeanne était chez nous ; nous nous amusions à parler de choses indifférentes. Mon oncle alors n'avait pas encore fait son apparition chez M. Léondeau. Il était le long du poêle, réfléchissant probablement à ses amours ; car ce sujet ne lui donnait plus de relâche. Tout-à-coup nous entendîmes des cris affreux, puis un instant après le roulement d'une voiture qui s'avancait avec la rapidité de l'éclair. Nous sortîmes tous, mon oncle le dernier. . . C'était un cheval qui venait de prendre le mors aux dents et s'était écrasé vis-à-vis notre maison sur la borne du jardin ; la voiture était intacte. Nous reconnûmes monsieur et mademoiselle

Léondeau ; heureusement ils n'avaient aucun mal. Seulement Mlle Coralie avait perdu connaissance. . . . Quelle surprise pour mon oncle ! . . . On entra Mlle Coralie ; et mon oncle étant dans un négligé peu attrayant, courut dans sa chambre pour improviser une toilette. Je crois qu'il n'a jamais été aussi vif.

—Allons, dit mère Jeanne, n'êtes-vous pas trop chanceux ? pouvez-vous avoir meilleure occasion de vous introduire. Rappelez-vous ce que je vous ai dit.

— Mlle Coralie avait repris ses sens ; mon oncle entra en faisant prendre à ses jambes mille postures pénibles ; puis s'avancant, la main sur la hanche, comme le lui avait recommandé mère Jeanne, il salua mademoiselle avec le sourire le plus niais, le plus hébété.

—Mais, M. Brioché, dit M. Léondeau, en souriant d'un air légèrement moqueur, ce n'était pas la peine de faire une toilette aussi minutieuse : la circonstance était loin de l'exiger.

—Pardon. . . monsieur. . . dit mon oncle embarrassé, mais. . .

—Mais, dit mère Jeanne pour le tirer d'embarras, depuis que M. Brioché a envie de se marier, il est d'une minutie admirable dans son accoutrement, et, certes, je l'approuve.

—Ah ! sans doute. . . . Comme cela M. Brioché veut se marier. Très bien, très bien.

—Vous me direz peut-être, continue mère Jeanne, qu'il a attendu un peu tard ; mais il a toujours été très réfléchi dans ses affaires ; c'est son caractère, et, certes, personne ne le blâmera, au contraire, il mérite des louanges. N'est-ce pas ?

—Certainement.

—Et vous conviendrez que le mariage est une chose qui demande beaucoup de réflexion. Il y en a tant qui en ont été dupes ! . . . Bien, dit mère Jeanne à l'oreille de mon oncle, qu'est-ce que je vous ai dit par rapport au langage des yeux ? lancez-lui donc des œillades. . . . Gauche ! vous plissez la bouche comme une vieille coquette qui veut cacher ses dents noires. Vous ne la regardez seulement pas ; en avez-vous peur ?

—J'ai honte, disait mon oncle tout niaisement. *Sapreguenna !* elle baisse la vue aussi, elle.

—Beau dommage ! . . . Agissez, ou vous gâtez tout.

— M. Léondeau faisait mille efforts pour ne pas rire au nez de mon oncle ; il s'apercevait que mère Jeanne, qu'il connaissait d'ailleurs pour une rusée moqueuse, le turlupinaut de son mieux.

—C'est drôle, dit-il, je n'ai rien su de ce mariage, et pourtant le mariage d'une personne âgée a coutume de faire quelque bruit.

—En effet, dit mère Jeanne ; mais vous remarquerez que les choses sont encore assez peu avancées.

—A la bonne heure ; par conséquent on ne connaît pas encore le nom de madame.

—Non, on sait seulement que c'est une jeune et jolie fille.

—Bravo ! . . .

—Vous connaissez M. Brioché, il est d'une humilité sans bornes ; le vrai mérite est toujours modeste. Il prétend que c'est folie pour lui de prétendre à la main d'une jeune épouse ; voilà pourquoi les choses traînent tant.

—Tut, tut, M. Brioché a tout l'air d'un jeune homme encore.

—Pardon, dit mon oncle avec une modestie niaisement affectée.

—Vous le voyez bien, dit mère Jeanne, vous êtes seul de votre opinion, mon cher M. Brioché. Dans le siècle où nous sommes, il ne fait pas bon d'être trop humble. A quoi sert le mérite s'il est trop caché ? Moi, je dis que vous le rencontrerez partout.

—Pour le certain, dit M. Léondeau.

—Pardon, répétait toujours le honhomme, gonflé de tant de compliments.

—Vous êtes donc bien coupable, ajoutait mère Jeanne, de retarder ainsi le

bonheur de celle que vous aimez ; car elle sera heureuse, plus heureuse qu'avec le jeune homme qui n'épouse le plus souvent que pour satisfaire une passion instantanée, qui s'amorçait bien vite et ne laisse que l'insouciance et le dégoût. Le mariage doit avoir un but : l'amour, ce feu brûlant qui s'éteint si vite, doit faire place à l'amitié, sentiment précieux et inaltérable. La femme n'est pas un instrument que Dieu a donné à l'homme pour lui servir de jouet ; mais c'est une compagne fidèle, intéressée, une amie sincère, dévouée pour l'aider à supporter les misères et les chagrins de notre pauvre vie.

— J'avais un plaisir charmant à voir ainsi mère Jeanne faire de la philosophie. Elle jouait son rôle à merveille.

— Pendant cette conversation, Pic-Bois avait jargonné de son mieux ; il avait plus d'avantage que mon oncle par son babil, car Mlle Coralie s'était approchée de sa cage pour le caresser.

— Oh ! que j'aimerais à avoir un perroquet comme celui-là ! disait-elle.

— Mais on dirait qu'il prononce ton nom ! dit M. Léondeau. Est-ce que vous vous connaissez ?

— S'il ne connaît pas encore la personne, il est bien familier avec le nom au moins, dit mère Jeanne en lançant à M. Léondeau un regard significatif qu'il comprit bien.

— C'est M. Brioché qui l'a accoutumé à prononcer ce nom, je suppose.

— Oui ; il se connaît si humble, si honteux qu'il a exercé le verbiage de son cher perroquet pour suppléer à son silence dans l'occasion. Vous voyez comme le plus chétif bavard peut nous servir quelquefois.

— Mlle Coralie commençait à s'apercevoir que mon oncle jouait le rôle de bouffon ; elle devinait presque qu'elle était l'objet de la convoitise de ce vieil imbécile ; elle se rappelait l'avoir vu plusieurs fois promener devant sa porte ; elle s'expliquait le tout, et loin de gêner la comédie qu'on organisait, elle se promit d'y mettre aussi la main.

— Oh ! papa, dit-elle, je donnerais tout au monde pour avoir une pareille petite bête ; je passerais mes jours à l'entendre parler ! Voulez-vous le vendre, M. Brioché ?

— Hein ! voilà le coup de vous montrer, dit mère Jeanne à l'oreille du bonhomme. A votre place je le lui offrirais.

— Lui donner mon perroquet ! dit mon oncle. Y pensez-vous ?

— M. Brioché, dit la vieille, prendrait la liberté de vous le présenter, si l'objet était plus présentable ; mais....

— Non, non, reprit M. Léondeau ; monsieur serait trop bon.

— Pardon, ajoutait mère Jeanne.

— Finissez donc, vieille bête ! lui disait mon oncle en lui donnant des coups de pied, mais si gauchement que nous nous en apercevions tous. Mère Jeanne feignait de ne pas le comprendre.

— Assurément, disait-elle, M. Brioché ne prétend pas faire un don à mademoiselle ; mais il se croit en devoir de l'obliger : un plaisir en attire un autre. Mademoiselle peut emporter le perroquet.

— Non.... mais.... je vous dis, s'écriait mon oncle dans un embarras terrible. C'est mère Jeanne.... que diable....

— Voyez encore cette modestie, répliquait notre commère ; il en craint de faire une gaucherie.... Encore une fois, mademoiselle vous connaît.

— Sans doute, disait Mlle Coralie en prenant le perroquet. Cher petit animal ! Comment l'emporterons-nous, papa ?

— Mais vous êtes folle, mon enfant ! c'est abuser de la bonté de monsieur.

— Pouah ! fit mère Jeanne. Avez-vous si mauvaise opinion de la galanterie de M. Brioché, lui qui cherche à se marier surtout ? Vous ne connaissez donc pas son cœur ? Il donnerait sa fortune dans la passe où il est.

— C'est vrai ; mais il est si attaché à cet animal !

— Finissez donc ! Il sait ce qu'il fait, allez ! Il ne le laisse pas pour long-temps. Emportez ! emportez !

— Allons ! puisque M. Brioché le veut bien, dit Coralie. D'autant plus qu'il ne va pas loin ; il pourra venir le voir.

— Je l'espère, dit M. Léondeau ; je serai flatté de voir M. Brioché.

PIETRO.

(A continuer.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 29 JUILLET 1848.

JOUANT AU PLUS FIN.

Scène du soir (*)

En s'acheminant au rendez-vous que le ministre lui avait donné, l'individu dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, se tenait à lui-même et tout haut, tant il était agité, les propos suivants :

— Comme il m'a reçu drôlement ce matin, ce gas-là ! Je crois parfois qu'il s'imagine n'avoir plus besoin de moi, et que je suis assez compromis pour ne pouvoir plus me tourner contre lui. Si je savais cela, je lui montrerais bientôt que je puis lui tourner le dos tout aussi bien qu'au Comité de la Réforme et du Progrès qui m'a fait élire. Mais non ! je ne puis pas croire à pareille trigauderie de sa part ; il était probablement malade, indisposé. Ce n'est pas surprenant dans sa position : on est tellement tourmenté par les uns par les autres qui veulent des faveurs, des places pour eux, pour leurs amis, pour les parents de leurs amis et pour les amis de leurs parents. Dans tous les cas, qu'il se tienne bien, car je suis résolu à lui montrer que je suis indépendant en lui chantant une poignée de sottises dans le premier numéro de ma gazette, et en l'écrasant même dans la chambre, sitôt que j'aurai vu qu'il est en minorité ; parce qu'après tout je ne suis pas membre du parlement et journaliste pour ses beaux yeux, c'est *primo* pour faire mes affaires, et *secundo* pour me retirer des affaires quand j'aurai fait les miennes. C'est comme ça que j'entends l'économie politique.

Tandis que le visiteur faisait les réflexions qu'on vient de lire, le rusé ministre, qui l'attendait, se disait :

— Ah ! ça, voici bientôt l'heure où mon incommode d'en bas doit venir. S'il arrive à l'heure fixe, c'est qu'il a besoin de moi ; s'il ne vient qu'après, c'est parce qu'il s'imagine que je ne puis me passer de lui. Ce matin je l'ai reçu un peu cavalièrement peut-être ; au fait, c'est la seule manière de traiter cette espèce de gens qui veulent qu'on les récompense au centuple des sales services qu'ils peuvent vous avoir rendus ; cela les rend un peu moins exigeants. Je commence à m'apercevoir que quelques-uns de mes chauds amis politiques me donnent plus d'embarras que ceux qu'on me représente comme des ennemis. Mais j'entends mon homme ; il arrive un peu avant l'heure, c'est bon signe.

En effet, la même salve de coups de marteau, en imitation des salves d'artillerie qui accueillent l'arrivée de nos gouverneurs, annonçait l'approche d'un personnage qui se croit pour le moins autant d'importance.

— Eh ! vous voilà, mon cher, s'écrie le ministre en voyant paraître le visiteur qui est entré jusque dans le salon avec son chapeau sur la tête, une grosse canne

(*) Pour la scène du matin, voir le précédent numéro du *Fantasque*.

LE FANTASQUE.

à la main, dont il frappe en jouant un énorme coup sur la tête d'un petit chat qui se glissait dans l'appartement en même temps que lui, mais qui s'enfuit en poussant un cri perçant et en lui faisant le gros dos, eh ! vous voilà, mon cher ; je vous attendais avec impatience et j'avais peur que vous ne fussiez pas à temps au rendez-vous, vu qu'il faut que je sorte. Je dois aller chercher mon ami . . . qui doit venir prendre le thé avec moi, ainsi dépêchez-vous à m'exposer l'objet de votre voyage à Montréal. J'étais malade ce matin, je vous ai reçu un peu brusquement et j'ai même oublié de vous inviter à déjeuner. Ce sera pour une autre fois.

—Tiens ! c'est justement ce que j'ai pensé en venant ici ; je me suis douté de la chose ! Vous avez tant d'ennuyeux qui viennent vous déranger !

—Oui, je n'ai pas une minute de repos ; pas même le dimanche.

—Il fait terriblement chaud à Montréal, tenez, tâtez-moi le dos ; je suis tout trempé de sueur. A Québec la température est plus modérée ; cela tient aux ondulations que l'eau des marées communique au fluide atmosphérique, de sorte que le calorique latent excité. . . mais vous ne comprenez pas ça, vous.

—Pardonnez-moi, je comprends parfaitement, continuez, s'il vous plaît ; mais dépêchez-vous, vu qu'il faut que je sorte.

—Comme vous êtes pressé ! je voulais pourtant vous entretenir de choses de la plus haute importance.

—Ah ! de météorologie ?

—En non ! de politique.

—Ah ! je vois, de l'influence des ondulations de la mer sur les fonctions mentales dans leur rapport avec la politique. En effet c'est une idée neuve, et la lune. . .

—Bah ! bah ! laissons donc cela ; je veux vous parler de mon comté.

—Ah ! oui, il paraît qu'il y fait plus chaud qu'à Montréal ! Hé ! hé ! hé !

—Comme vous prenez ça tranquillement, vous ! Mais savez-vous que les menées de mes ennemis sont dirigées contre l'administration ; car, enfin, c'est parce que je vous soutiens qu'on m'en veut.

—Je ne vois pas ça, moi. Les gens veulent de la réforme électorale, et vous n'en voulez pas. Pourquoi leur avez-vous donné le Manifeste du Comité ? Il n'y avait pas besoin de ça.

—Il fallait bien gagner les élections.

—Oui ; mais il ne fallait pas promettre ce que vous ne vouliez pas tenir. Ça vous apprendra à faire un manifeste une autre fois.

—Mais ce n'est pas moi qui l'ai fait, allez !

—Vous m'avez pourtant dit que. . .

—Je vous ai dit que je. . . que j'y. . . que j'en avais eu connaissance, mais. . .

—Eh bien ! si les gens veulent absolument la réforme électorale, qu'ils pétitionnent, et nous tâcherons de la leur procurer : voilà tout. Si nous ne réussissons pas, au moins le pays aura vu que nous avons voulu faire notre devoir et tenir nos promesses.

—Mais, si vous ne réussissez pas, vous serez obligés de résigner.

—Eh bien ! nous résignerons : voilà tout. Pour qui nous prenez-vous ?

—Vous résignerez !. . . Mais savez-vous que ça ne fait pas mon affaire ? Vous vous moquez de ça, vous autres, vous êtes riches ; mais, moi, croyez-vous que je vais m'échiner pour combattre toujours. Voilà assez long-temps que j'écris, ça commence à me fatiguer ; car ça ne paie guère, je vous assure.

—Je sais cela ; mais la gloire, l'amour de la patrie, le patriotisme qui fait vibrer les poitrines des jeunes hommes, et cætera.

—Paroles d'élections que tout cela ! Moi, je vous dis qu'à Québec nous n'entendons pas que les choses se passent comme cela.

—Allons donc ! Ah ! voyons donc comment veulent-ils que les choses se passent par chez vous ?

—Eh bien nous avons une vingtaine d'individus, des avocats et d'autres qui sont

revenus de meilleurs sentiments, comme on dit à présent. Les uns ont toujours été patriotes outrés ; il a fallu leur promettre des places pour les faire voter avec le juste-milieu pour M. Méthot. Les autres qui ont toujours été contre vous et en faveur de l'administration Viger, qui ont travaillé comme des démons contre nous aux dernières élections générales et qui sont revenus aussi à de meilleurs sentiments, ne faut-il pas aussi les récompenser ? Je le leur ai promis ; il faut bien leur tenir parole.

—Paroles d'élections que tout cela ! on n'est pas plus tenu de remplir ces promesses là que de donner la réforme électorale.

—Je crois que vous me *gonaillez*, je veux dire que vous voulez rire, car enfin il ne faut pas révolter nos amis.

—Quoi ! les amis de la paix se révolte ! mais vous n'y pensez sûrement pas. Il n'y a pas de sou dans le coffre. On ne peut les payer sans mettre la province en *banqueroute*, et quant à des places, il n'y en a pas, ou il n'y en a pas pour tout le monde.

—Mais on disait qu'il fallait gagner l'élection de Québec à tout prix.

—Oui à tout prix, payable en promesses... hé ! hé ! hé !

—Vous riez ; mais si vous étiez à ma place vous ne ririez pas, je vous assure. Imanigez donc que l'on travaille contre moi dans mon comté et que si vous ne venez pas à mon secours je suis perdu.

—Ah ! jé comprends, vous voudriez que vos électeurs *revinssent à de meilleurs sentiments*. Eh bien ! faites ce qu'il vous plaira ; je vous autorise à promettre, en votre *nom bien entendu*, tout ce que vous voudrez : terres dans les townships, places dans la milice, charges de juges à paix, et enfin des quais, des ponts, des chemins. dès qu'il y aura assez d'argent dans le coffre. Tenez, prenez votre chapeau, voici votre canne, vous allez sortir avec moi, il faut que j'aille chercher mon ami * * * pour prendre le thé ; vous viendrez me reconduire jusqu'à sa porte, et si nous ne perdons pas de temps, vous serez rendu encore assez tôt à votre hôtel pour souper.

—Mais j'aurais voulu vous demander aussi. . . .

—Tenez, vous me parlerez de cela à votre prochain voyage, ou bien si c'est tout-à-fait pressant, vous m'en écrirez. Tenez, moi, j'ai tant d'affaires que j'oublie vite les paroles, mais les lettres, voyez-vous, ça reste.

Demande.—Qui est le plus fin ?

Réponse.—Qui vivra verra.

ANECDOTE HISTORIQUE.—Lors de la dernière assemblée pour la colonisation des townships l'un des orateurs suggéra qu'il fallait prendre les moyens de procurer aux colons des provisions, des vivres, des semences, etc., pour qu'ils puissent attendre une récolte. Il fut fréquemment question en même temps du comté de Sherbrooke. Or, une femme qui était venue à l'assemblée pour avoir une terre et qui n'entendait pas parfaitement ce qui se disait, sortit tout à coup furieuse en s'écriant : " En v'là encore des beaux plans de messieurs contre le pauvre monde ! Les v'là qui veulent nous faire manger de la chair de bouc. Pour ça, je n'y consentirai jamais. Autant vaut manger de la vache enragée que c'te vilaine viande-là. J'savais ben que tout ça tournerait encore comme dans les grandes élections, de beaux discours, de belles paroles, mais demandez-leur quatre sous à ces jaseux-là, ça vous tourne le dos ou ben ça veut vous nourrir comme on ne nourrirait pas, sous votre respect, un chien ; de la chair de bouc ! un beau régal qu'ils nous offrent. Bien obligée ; c'est pas la peine de courir si loin dans le milieu des bois, pour se voir traiter ainsi. Chair de bouc est bonne pour ceux qui l'aiment, comme on dit ; quant à moi, je n'en taterai pas. Oh ! les innocents de se laisser enjôler de la sorte. "

UNE NOUVELLE MANIÈRE D'AMENER L'EAU A SON MOULIN.—Le nouveau coroner de Montréal vient d'envoyer un cartel à un écrivain qui avait critiqué sa nomination. Tuer quelqu'un ou s'en faire tuer pour prouver qu'on a raison, est un moyen qui n'est pas bien logique dans tous les cas ordinaires; mais lorsqu'on est coroner, c'est autre chose, cela prouve qu'on veut donner de l'ouvrage à son bureau: or gagner l'argent de dans le siècle où nous sommes, a toujours un côté logique pour celui qui le reçoit.

REVUE PLEINE D'ACTUALITÉ.—Pourquoi le rédacteur du *Fantastique* ressemble-t-il à M. Papineau?

—Parce que, comme lui, il est en butte aux misérables attaques d'un piètre député-journaliste, attaques dont, comme lui aussi sans doute, il se soucie fort peu.

COLLABORATION.

LES GAZETTES DU QUARTIER JUGENT LES GAZETTES DU PAYS.

Dix heures venaient de sonner. Je pris congé d'un ami qui demeure dans le centre du faubourg St. Roch et que je visite tous les soirs, et choisissant, comme d'habitude, la rue la plus populeuse, je m'acheminai, à pas lents vers mon logis. La chaleur du jour avait été écrasante, et chacun avait soupiré ardemment après la fraîcheur du soir. Partout sur mon chemin, je voyais aux fenêtres, aux portes, sur les trottoirs, des groupés d'hommes et de femmes (sans compter les enfants si nombreux dans ce quartier), qui causaient ensemble de choses et d'autres. Les uns parlaient de la chaleur du jour, les autres d'affaires publiques, ceux-ci de religion, ceux-là de politique. La conversation, comme on se l'imagine, était animée et variée, et devant me fournir quelque sujet. Aussi je prêtai une oreille attentive en traversant cette foule de causeurs et de causeuses, dont je pouvais distinguer, à la clarté de la lune qui brillait alors d'un vif éclat, les costumes plus ou moins bizarres, les poses plus ou moins grotesques. J'allais atteindre le groupe le plus nombreux, le plus agité, lorsque j'entendis prononcer le mot *Fantaxie*. Je ralentis, m'arrêtai dans un angle où les ombres que projetait la lune m'empêchaient d'être vu, et j'écoutai la conversation suivante qui s'engage entre deux femmes. Je pus distinguer faiblement ses interlocutrices; l'une d'elle, grande femme sèche, coiffée d'un énorme bonnet rouge, était debout les poings sur les hanches, l'autre, petite femme d'un enbonpoint remarquable, s'appuyait sur une fenêtre. Près d'elles étaient plusieurs hommes qui paraissaient s'entretenir de choses sérieuses, car ils parlaient à voix basses.

—Dis donc, Madeleine, commença la première des femmes, as-tu vu ce p'tit papier qui z'appellent l'*Fantaxie*?

—Si j'l'ai vu?... Mais j'cré bin, pus que j'l'agette tous les fois que l'p'tit garçon passe par icitte.

—Comment! tu *gaspilles* ton argent à des yaiseries comme ça? On voé bin qu't'as pas peur d'la misère toé.

—Quien! en v'là une fameuse dépense! Quat sous par semaine!.. On gaspille bin quat piasses pour d'la *câchonnerie*! c'est-i amusant? ça un peu? c'est-i drôle! et pis.....

—Oui, c'est queque chose de révérend! c'est pas là.... Un papier qui dit du mal de tout l'monde, qui calannie l'prochain!.. J'sus toujours pas assez folle pour l'acheter, moé.

—Ah bin dame! t'as des goûts autrement que les autres toé. Si c'était l'*Journal*, j'te voé jouer la langue!

— Ça par exemple c'est quelque chose de bon ! c'en est une gazette ; celle-là ! ça parle-t-i ben un peu. J'dis que c't'homme là en a de l'esprit !

— J't'en fiche ! c'est toujours pas comme l'*Fantaxe* !... J'dis qui vous l'épluchent ton homme du *Journal*, par exemple ! c'est-i fin un peu ! c'est-i piquant !

— Pardine ! quand y a qu'à dire du mal, des uns et des autres, c'est pas difficile.

— J'en doute pas ; mais toujours, c'est la vérité qui dit l'*Fantaxe*, pas d'autre chose. Pis i vous dit ça en riant, chacun a son paquet. Y a pas d'mal, à c'que j'cré ; à dire là vérité !... :

— Toute vérité est pas bonne à dire, comme dit l'provarbe, et moé, si j'étais attaquée dans l'*Fantaxe*, j'me gênerais pas d'aller y chanter ahe pagnée d'bêtises.

— Pis après ? croé-tu, par exemple, que tu serais écoutée ? j'te voé mette à la porte.

— Bougre ! Y manquérait pu q'ça, par exemple ! On s'rait insulté, calamié, pis on n'rait pas l'droit de s'désfendre.

— T'appelles ça d'l'insulte, toé, d'la calamie ! Tu t'y connais, j'voé, c'est d'la cretigue ; c'est permis ça partout. D'abord i noitime personne par leur nom. C't-i-là à qui l'bonnet fait. l'prend, et v'là toute.

— Oui, de mauvaises langues trouvent ça beau, même les gens d'arligion n'en mangent pas, eux autes. L'*Journal* attaque-t-i l'monde comme ça, lui ?

— I s'gêne pas d'dire c'que l'*Fantaxe* dirait pas lui ; et pourtant c'est un papier arligieux encore ; c'est pas pareil au *Fantaxe*. Pis une aüte chose ton grand journal vaut pas l'p'tit i ya pas d'comparaison.

— Ah bin ça, c'est pas vré ! On voé qu'tu lis pas l'*Journal*. D'aveurs, c'que ton mari veut, tu y passes, toé ! Pas si folle, moé ; j'ai mon opignon, et mon mari la sienne.

— On s'en aparçôé ; quand ton mari a raison, tu veux pas céder. Oussi tu raisannes :... :

— On guira cheu vous, madame, pour apprendre à raisonner à l'av'nir !

— Non ; t'iras cheu l'*Journal* !... Tu d'vrais être savante à c't'heure, puisque tu l'lis toa fois par semaine, et poure rien encore !

— On peut s'passer du *Journal* et d'vous, madame, Dieu merci ! Si on n'a pas d'inducation comme vous, on peut raisonner avec que l'monde du moins.

— Oui, l'monde comme soé, ça s'comprend.

— Ah ça, madame au *Fantaxe*, j'voé qu'vous avez appris à dire des bêtises au monde depuis qu'vous lisez c'p'tit torchon d'papier-là... :

— Torchon toé-même, grand' gnaise, toé et ton *Journal*.

— J'sai pas laquelle est pu torchon : d'celle qui lit une gazette :... :

Je ne sais jusqu'ou seraient allés ces athlètes en jupon, si leurs maris n'eussent mis la holà à leur conversation qui s'animait assez bien, comme on peut le voir par le dialogue que j'ai rapporté mot pour mot.

— Allons, dit le mari de la grande sèche : qu'ace qu'y a donc encore ? C'est curieux, Suzanne, qu'tu peux pas t'accorder avec té voisines, depuis qu'tu t'mèles d'la politique et qu'tu lis c'bouffre d'*Journal*. J't'assure qu'la première fois qu'ton p'tit n'veu va t'emporter la gazette, j'la jette au feu, et j'l'i défends d'l'a remporter d'avantage. Comme ça on ara la paix.

— On v'ra repliqua la femme. J'suppose qu'on comprend la politique comme vous, mesieu, et qu'on peut en parler oussi ! (Ici la commère prit un air martial et secouait légèrement la tête en lançant à son mari un regard irrité).

— On v'ra, on v'ra, reprit le mari qui me sembla d'un caractère très placide. Tu aras soin d'ton ménage, et pis tu liras pu l'*Journal*.

— Ça vaudra mieux pour toé oussi, Madeleine, reprit le mari de cette dernière. Comme dit l'provarbe : *chacun son méqué, les vaches sont bin gardées.*

Après cette citation pleine d'aprosos, Madeleine entra chez elle avec son mari, Suzanne suivit le sien, les autres se dispersèrent aussi, et moi, qui en avais assez entendu, je continuai ma route, satisfait d'avoir quelque chose à vous dire, lecteurs, et curieux d'exposer Suzanne dans le *Fantasque*, pour voir si elle viendra lui chanter : " *une pagnée d'bêtisses.* "